

chevelures à la victime, saluts à la victime, imitant le bond de la tête dans le seau de cuir ; et pour tous une effémination de langage *incroyable*. — Sous la Convention, l'agent principal du gouvernement fut la guillotine ; sous le Directoire, c'était la beauté. — Ce fait atteste l'immoralité de l'époque. La beauté passait pour dot. Par son entremise tout s'obtenait : les places, les honneurs, le droit d'affamer les armées, de laisser sans souliers les soldats, sans infirmerie les hôpitaux, d'imposer des réquisitions, de dilapider le trésor. Certaines beautés faisaient de leur crédit des bureaux de recette, vrais gouffres où s'engloutissaient des masses énormes de numéraire. Vainement on eût alors cherché Dieu dans la société, dans la famille ; on n'eût trouvé que le plaisir ou la misère. Ne voulant pas que l'Etat demeurât sans religion, le directeur La Réveillère-Lepaux lui en fit une. Il s'institua lui-même pontife du Très-Haut, et, à chaque décade, célébrait un office divin de sa composition. Vêtu d'une robe blanche, ceint d'une écharpe bleue, il offrait à l'Eternel une corbeille de fruits marchandés à la Halle¹. Son culte se nommait théophilanthropie ; ses adeptes les théophilanthropins. Ils ouvrirent à Paris six ou sept églises où, malgré les beaux sermons

¹ Voyez *Histoire secrète du Direct.*, t. I, p. 16^e.

écrits par l'académicien J. Chénier, et l'appât des emplois que promettait le grand-prêtre, ils ne purent jamais se compter plus de deux cents. Le ridicule les tua.

Le consulat renversa le Directoire chancelant sous le poids de l'infamie.

L'expérience avait jugé les systèmes ; les déclamations hypocrites n'en imposaient plus ; les désordres qui se multipliaient dans la vie privée, le malaise moral dans lequel languissait le peuple, rendaient urgent le retour aux dogmes consolateurs du christianisme, aux doux liens de la charité. On comprenait enfin qu'il ne peut y avoir de morale sans religion, de religion sans culte public. Au sein du corps législatif, l'orateur du gouvernement, Portalis, fit entendre cette nécessité :

« Ecoutez, dit-il, la voix de tous les citoyens honnêtes qui, dans les assemblées départementales, ont exprimé leur vœu sur ce qui se passe depuis dix ans sous leurs yeux : » Il est temps, disent-ils, que les théories se taisent devant les faits. Point d'instruction sans éducation, et point d'éducation sans morale et sans religion. Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a proclamé imprudemment qu'il ne fallait jamais parler de religion dans les écoles. L'instruction est nulle depuis dix ans ; il faut prendre la religion pour base de l'éducation. Les

enfans sont livrés à l'éducation la plus dangereuse, au vagabondage le plus alarmant. Ils sont sans idée de la Divinité, sans notion du juste et de l'injuste. De là des mœurs farouches et barbares, de là un peuple féroce.... » — Ainsi, toute la France appelle la religion au secours de la morale et de la société¹. »

Lucien Bonaparte, parlant au nom du tribunal, fit ensuite entendre ces paroles :

« Loin de nous ces doctrines désolantes, qui, livrent la société au hasard et le cœur humain à ses passions ! Misérables sophistes, c'est en vain que vous accumulerez les argumens, l'influence mystérieuse de la religion est incompréhensible pour les cœurs desséchés ; sa puissance morale, comme celle du génie, se sent, se conçoit, et l'on n'argumente pas sur son existence... Écoutez l'orateur de la révolution, écoutons Mirabeau lui-même. A l'époque où l'anarchie et l'impie voulurent s'autoriser de son nom, cet homme prodigieux, à qui le trouble des passions et des intrigues ne pouvait dérober les grandes vérités politiques, laissa échapper ces paroles mémorables : « Avouons à la face de tous les peuples et de toutes les nations, que Dieu est aussi nécessaire que la liberté au peuple français, et plantons le signe auguste du christianisme

¹ Corps législatif, séance du 15 germinal an X.

sur la cime de tous les départemens ; qu'on ne nous impute point le crime d'avoir voulu tarir la dernière ressource de l'ordre public, et éteindre le dernier espoir de la vertu malheureuse⁴. »

Le tribunal et le corps législatif adoptèrent le projet présenté sur l'organisation des cultes. Le lendemain, la loi fut solennellement promulguée. C'était le jour de Pâques. Au bruit de la musique et de l'artillerie, les grands corps de l'Etat accompagnèrent le premier consul à Notre-Dame, où le cardinal-légat officia pontificalement. Si les populations accueillirent avec transport ce retour à la religion paternelle, les républicains, les idéologues et les soldats l'envisagèrent avec aigreur. Le général Delmas osa même dire à Bonaparte, sur cette inauguration : « C'était une belle capucinade ; il n'y manquait qu'un million d'hommes qui ont été tués pour détruire ce que vous rétablissez². » Peu après un refus de sépulture à une danseuse de l'Opéra par le curé de Saint-Roch, ayant occasioné quelque tumulte, le sénateur Monge, s'en entretenant à l'audience publique du premier consul, lâcha ce mot : « Au surplus, citoyen consul, c'est une dispute de comédiens à comédiens³. » Le citoyen consul lui lança un regard sévère.

⁴ Rapport de Lucien Bonaparte sur l'organisation des cultes du 18 germinal an X.

² Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*.

³ *Idem*.

L'Académie française professait aussi l'athéisme. Bernardin de Saint-Pierre, chargé d'un rapport à l'Institut sur la solution d'une question morale, se hasarda à nommer Dieu. « Un cri de fureur s'éleva de toutes les parties de la salle : les uns sifflaient, en lui demandant où il avait vu Dieu, quelle figure il avait ; les autres s'indignaient de sa crédulité ; les plus calmes lui adressaient des paroles méprisantes, ou le traitaient d'homme faible et superstitieux ; on le menaçait de le chasser d'une assemblée dont il se déclarait indigne ; et l'on poussa la démence jusqu'à l'appeler en duel, afin de lui prouver, l'épée à la main, qu'il n'y avait point de Dieu ¹. »

Proclamé empereur des Français, Napoléon appuya de sa volonté de fer le catholicisme. Des honneurs militaires, stipulés en faveur de Jésus-Christ, furent insérés au Bulletin des lois. Si le Saint-Viatique passait devant un poste, le poste prenait les armes, et deux fusiliers, même protestans ou juifs, devaient escorter le dais jusqu'à l'église. Malgré ces formes extérieures de vénération, la philosophie impie du dix-huitième siècle était incarnée dans le gouvernement et dans les mœurs. Les hommes géométriques qui dominaient la jeunesse ne croyaient qu'aux chiffres, qu'au sabre. Tout se réduisait pour eux à

¹ Voyez Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, t. I, p. 245. *Essai*, etc., par Aimé Martin.

une supériorité de forces ou de manœuvres. L'ame n'était qu'un vain mot ; de là leur mépris de l'humanité, leurs abus de destruction, leur prodigalité de ce qu'ils appelaient matière première, ou *chair à canon* (les conscrits), C'était, du reste, un temps de merveilleux exploits : les entrées triomphales dans les métropoles, les promenades victorieuses sur les champs de l'Europe, éblouissaient les nations ; les soldats, marchant des sables lybiques aux steppes de la Moscovie, voyaient des généraux *passer rois* comme des caporeaux *passent sergens*, le chef accorder à ses officiers, pour fiefs héréditaires, des batailles, et, en bon camarade, partager la ration de gloire avec ses moindres compagnons. Mais, quand le nouveau Cyrus, accapareur de royaumes, au lieu d'honorer le grand-prêtre, à l'exemple de son devancier, eut outragé le père commun des fidèles, le vicaire du Christ, singulière coïncidence ! soudain son étoile pâlit. Des revers inconnus se montrèrent, et de victoire en déroute, amenèrent un désastre final : l'invasion par toutes les portes de la France.

§ III.

L'antique famille des Bourbons remonta sur le trône héréditaire. Ses conseillers estimèrent la consolider en lui donnant l'autel pour esca-

beau. Ils ne comprirent point qu'attribuer une existence presque civile au clergé, lui ouvrir la chambre des pairs, les conseils d'administration publique, l'associer en partie au pouvoir humain, c'était le rendre responsable des erreurs et des crimes de ce pouvoir.

Le gouvernement de la restauration étant véhémentement soupçonné d'un amour mal éteint du passé, ses ennemis ne manquèrent pas de représenter le clergé comme le secret moteur d'un système rétrograde. On se plut à montrer dans le prêtre un satellite en soutane, apôtre du privilège, hostile à l'éducation des classes laborieuses. La crédulité populaire explique le succès de ces déclamations. Jamais, sous la convention et l'empire, les éditions de Voltaire et de Rousseau n'avaient été autant multipliées; les Ruines de Volney, l'Origine des cultes de Dupuis, les chansons irréligieuses, l'Évangile-Touquet, étaient colportés comme l'antidote au *poison jésuitique*. Après l'impiété de luxe en grand format et papier satiné, vint l'impiété économique des in-32 qui se logeait dans le gousset comme une tabatière. Un contrôle amer des mandemens, une inquisition malveillante des actes de l'épiscopat s'exerçait sans relâche; les classes ignorantes redoutaient sérieusement une influence occulte, une faction insaisissable sous le nom de *parti-prêtre*; il y avait une sourde

fermentation; l'irritation montait vers son comble, quand soudain, outré d'un imprudent défi, le peuple, ce grand enfant, se levant comme un homme, chassa à coups de pierre la monarchie aveuglée.

Aussitôt, la maison du Seigneur envahie retentit de rugissemens sanguinaires. La mort est vociférée contre les princes de l'Église; l'asile de l'indigence et de la douleur, l'hospice de la Pitié, recueille, comme un mendiant, sa Grandeur M. de Paris, qu'on recherche pour l'égorger.

L'archevêque de Besançon, l'archevêque de Rheims sont en fuite.

L'évêque de Chartres s'abrite sous un toit étranger, celui de Châlons se cache à l'hôpital.

Les évêques de Perpignan, de Marseille n'évitent la mort qu'en quittant précipitamment leur siège.

A Saint-Sauvant, le curé est brutalement arraché de l'autel pendant qu'il célèbre la messe; à Villeneuve, on le jette en prison.

A Bourbon-Vendée, le vicaire est lapidé dans son lit, à Matha, on l'assomme à coups de bâton.

A la fois se multiplient dans chaque département de semblables violences.

Dans un seul diocèse, seize curés, dans un autre quarante, sont en péril de mort, évincés de leur presbytère.

Et d'où partent ces clameurs sinistres? Qui pousse ainsi ces hordes implacables?—Nulle autorité. — C'est la voix du peuple qui retentit; c'est le peuple qui brise ses fers imaginaires. Cependant, au lieu des réactions terribles qui d'ordinaire ensanglantent la première scène d'un règne violemment établi, il y a pardon pour les ambitions trompées. Le peuple se déclare clément. Il épargne la richesse, il épargne l'aristocratie, il absout toute opinion, il proclame une amnistie générale, et n'en excepte que le prêtre. A lui seul l'humiliation et l'outrage; car en lui surtout le peuple long-temps crut voir le soutien d'un régime abhorré, le conseiller d'un système de domination et d'absolutisme, l'agent direct du gouvernement vaincu la veille.

L'antipathie religieuse s'accrut donc de toute l'animosité politique.

Des personnes la haine s'étend aux édifices. L'église de Blois est violée. Les maisons du S.-Esprit, de S.-Lazare, du Mont-Valérien, les séminaires de Perpignan, de Metz, de Nancy, de Pont-à-Mousson, de Verdun, etc., sont vidés par la force.

A Strasbourg, à Cahors, Nancy, Autun, Narbonne, Saintes, Chartres, Dijon, etc., des forcenés abattent le signe de notre libération.

Suivant les localités, les outrages varient. A Blois, à Niort, le Christ enlevé est traîné

comme un malfaiteur à l'hôtel-de-ville. A la Ferté-sous Jouarre, on l'arrache de l'église au milieu des huées, on le scie et le foule aux pieds. A Sarcelles, on le mutile sur la croix, à Beaune, après l'avoir outragé, on le brûle; tandis qu'à Montargis on le noie dans la rivière.

Dans quelques villes, à Poitiers, Toulon, Riom, Nîmes, Toulouse, etc., l'autorité procède officiellement au sacrilège. En d'autres lieux on semble redouter la lumière. A Bourges, Trévoux, Rhodéz, Grenoble, etc., c'est la nuit qu'on choisit pour ces abattemens. A Carpentras, à Noyon, les ouvriers indigènes refusant leur aide, il faut appeler l'incrédulité foraine, ou bien, comme à Besançon, employer la main militaire.

Par la même cause, les hostilités municipales, la tendance à l'usurpation des pouvoirs ecclésiastiques n'ont pas été moins manifestes. Ici, un maire enfonce les portes de l'église; là il prescrit au curé à quelle heure il dira la messe; ailleurs il fait chanter, par les siens, un office de sa façon, psaumes patriotiques à versets sauginaires. A Beru, le fils du maire lit dans la paroisse le recueil des actes administratifs, et empêche le catéchisme. A Poilly (Yonne), la garde nationale prend l'église pour place d'armes, et supprime les vêpres. Dans les grandes villes surtout, le souffle de l'impiété attise le foyer des haines populaires.

La calomnie s'adosse aux murs de la capitale, les souille d'orduriers écrits, les moins dégoûtans s'intitulent *infamies des prêtres*.

Dans un commun effort contre le sacerdoce, les Voltairiens mettent à ses trousses des bandes de crieurs, vociférant les poignards et la poudre découverts dans les caves de l'archevêché, les chanoines et les séminaristes qui ont tiré sur le peuple par les fenêtres, les armes surprises chez les frères ignorantins, l'empoisonnement des blessés de juillet par les sœurs de la charité, les jésuites déguisés, arrêtés dans les rassemblemens, etc.

Le culte catholique poursuivi par des aboiemens obscènes dans les rues, les passages, les promenades, jusque sous les fenêtres du roi des Français, condamné sans être entendu, est mis au carcan et exposé sur le pilori des théâtres. A côté des ennemis effrontés et bruyans, marchent des outrageurs taciturnes. Tantôt c'est un Arménien du Gros-Caillou, qu'on rencontre portant écrit sur la poitrine : *Qu'est-ce qu'un prêtre* ? et distribuant une explication infernale de ce mot ; tantôt c'est quelque derviche de la rue Quincampoix, débitant la prétendue *Correspondance des évêques sur les événemens de juillet* ; et pendant que l'apostasie soulève sa tête hideuse, des

¹ *Ami de la religion*, 28 sept. 1830.

mimes parodient sur le seuil des églises les saintes cérémonies de la messe.

Durant la violence de cet orage, sous la grêle des malédictions, des menaces, des traits acérés qui l'accablent, silencieux et résigné, le clergé courbe son front. Il souffre et ne se plaint pas ; ses gémissemens ne dénoncent aucune persécution. Dans le recueillement et la prière, il endure des humiliations barbares. Si les pasteurs des diocèses osent élever la voix, leur parole ne respire que la charité et l'amour.

« Ne prenez, disent-ils aux lévites, ne prenez aucune part aux discussions politiques, et ne vous passionnez point comme les enfans des hommes pour des intérêts qui seraient étrangers à la mission spirituelle dont vous êtes chargés¹. » Ils leur rappellent avec sollicitude leurs obligations. « Notre ministère, vous le savez, est inséparable d'un esprit de douceur et de paix ; le zèle même n'est que la charité en action². »

Avant qu'on l'ait légalement privé de toute dignité civile, le prêtre s'endépouille lui-même ; il se renferme dans le sanctuaire, et n'apparaît au milieu des hommes que pour consoler leurs misères. En vain les passions politiques tentent d'exploiter sa foi, en vain des voix perfides, au

¹ *Circulaire de Monseigneur l'archevêque de Tours.*

² *Circulaire de Monseigneur l'évêque de Strasbourg*, 9 août 1830.

nom du Christ, l'appellent à l'insurrection; il ne transgresse point sa loi.

Cependant le bruit d'une prière en mémoire d'un prince assassiné, réveilla des fureurs mal assoupies. En quelques heures, l'antique et vénérable église de S.-Germain devint méconnaissable. Les statues, les stalles, les sculptures étaient brisées, fracturées, les murs dénudés, la dévastation, la désolation complètes. La populace, grotesquement affublée d'habits sacerdotaux, armée des débris de l'autel, exécuta dans le sanctuaire une danse cacophonique soutenue de hurlemens infernaux. Aussitôt les paroisses de S.-Roch, de S.-Laurent, de S.-Gervais, de S.-Eustache furent assaillies.

Pour la seconde fois, la plébécule parisienne, cette race unique dans l'univers par son impudence, cet irréconciliable adversaire du ciel, s'abattit comme un vautour sur l'archevêché, dont elle mutila le cadavre.

Quand la spoliation et l'outrage furent consommés, elle s'attaqua aux murs, à la toiture, aux fondemens, elle fouilla sous les ruines, demandant avec imprécation à se désaltérer dans le sang de son pasteur. L'inviolabilité des tombeaux n'arrêta point sa rage; jusque sous le cercueil de sa mère¹ elle chercha l'oint du Sei-

¹ Jadis plus heureux, un archevêque, saint Athanase, trouva

gneur. Les livres saints, les ornemens pontificaux furent lacérés, brûlés ou noyés dans la Seine. On précipita dans le fleuve un crucifix d'un admirable travail. Le Voltairianisme qui des ponts et des quais se délectait à contempler l'œuvre d'abomination, voyant le signe de notre culte emporté par les flots, se prit à sourire de joie, à branler la tête, et dit orgueilleusement à la foule: « Voyez comme l'onde l'entraîne..... le christianisme est passé! »

Nous ne retracerons pas ces heures d'accablement et de tristesse profonde, pénibles et longues comme une nuit d'enfantement, où une anxiété horrible abattait les esprits, divisait les conseils de la puissance humaine, l'enchaînait, frappée de stupeur, où la garde nationale, l'arme au bras, assistait à la destruction et protégeait les démolisseurs qu'un apothicaire, ceint de l'écharpe municipale, guidait contre les croix. Oh! ce fut pour les catholiques un spectacle d'affliction et d'angoisse mortelle. On éprouva une lassitude subite, une satiété indicible de la vie; l'ame éperdue demandait à Dieu, ainsi qu'autrefois le prophète, de la retirer de ce monde. Des protestans eux-mêmes ressentirent l'atteinte de cette immense douleur. Dans un journal mondain, M. Guizot déplora tant d'ignominie.

dans le tombeau de son père un sûr asile contre les satellites de Valens.

« La liberté religieuse a été violée , les croix insultées , brisées , tout ce que nos pères adoraient , tout ce que nous révérons a été livré à la destruction et à l'outrage ; une église antique n'a été protégée qu'en devenant une mairie , et il a fallu la déguiser pour la sauver. Les catholiques , et ils sont plus nombreux qu'avant le 14 février , parce que tout honnête homme se souvient de sa religion lorsqu'il la voit outragée ; les catholiques sont inquiets dans toute la France. Les députés belges ont pu conter dans la Flandre catholique , comment , à Paris , on traite les églises. La capitale de la France a pu passer , aux yeux des étrangers , pour une ville d'irréligion fanatique ; et , ce qu'il y a de pis , c'est que tous ces maux , vous ne pouvez pas les réparer. Il n'est pas en notre pouvoir de faire remettre une croix abattue sur une église chrétienne ! »

Tandis que , le cœur navré d'amertume , nous gémissions sur les débris de nos croix , les présomptueux héritiers du dernier siècle s'évertuaient à répéter que le christianisme , décrépît et vermoulu , chancelait sur sa base comme un vieux temple lézardé ; qu'insuffisant aux besoins de notre époque , il devait faire place enfin à une religion nationale qui serait forte de jeunesse et d'avenir , proportionnée à nos institutions po-

¹ *Revue de Paris.* — *L'Ami de la religion*, 14 avril 1831.

sitive , progressant avec l'esprit social ; que le moment était venu de déposer le catholicisme , lequel désormais n'était plus qu'une pétrification de la pensée , un fossile moral , inutile échantillon des temps révolus.

Croyant l'instant propice , les partisans de Saint-Simon se hâtèrent , pour la faire accepter , de nommer *religion* , la théorie qu'enseignait leur maître. M. Fourier songea à faire un culte de son *Phalanstère*. Plus indulgent , M. Gustave Drouineau voulait bien trouver dans notre religion quelques parties en état de servir , se contentait de restaurer le vieil édifice , de l'approprier à nos goûts , et nous promettait le néo-christianisme. Les éclectiques , les doctrinaires , les écrivains de l'ancien *Globe* , tout en constatant l'incurable maladie du christianisme , l'intempestivité , en déclarant qu'il manquait d'air et se mourait d'asthme , n'ayant pu suivre le siècle dans sa nouvelle atmosphère , reconnaissaient toutefois les bienfaits de sa doctrine , les principes de liberté qu'elle renferme ; ils daignaient regretter sa fin prochaine. C'était avec une gravité triste et solennelle que d'avance ils prononçaient son oraison funèbre , et parsemaient sa tombe des fleurs de leur éloquence. A cet aspect , les artisans de troubles et de discorde , ces hommes qui évitent Dieu avec soin , ces hommes qui , peu auparavant , s'exaltant ,

avaient dit dans leur orgueil : « Les rois s'en vont », triomphans, s'écrièrent : « Le Christ s'en est allé ! »

CHAPITRE II.

SYMPTOMES D'UNE NAISSANTE RÉGÉNÉRATION.

§ 1^{er}.

Quelques années se sont écoulées, et voilà qu'un étrange changement se révèle de toutes parts ; et voilà qu'un vaste repentir s'empare des cœurs. Ces églises si brutalement outragées se remplissent. Dans ces temples de la Justice, où l'on avait dit : « La loi est athée, » les hommes du barreau maintenant invoquent Dieu. Les tribuns de la république future proclament celui qui Est. La jeune génération se presse autour des chaires chrétiennes, recherchant la vérité. Elle la demande aux sciences, à la philosophie, à l'histoire. La littérature si justement définie, « l'expression de la société, » trahit le profond malaise des esprits. On se remue, on s'enquiert chacun à sa façon, selon ses idées, son système individuel ; on se contredit par conséquent, mais on tombe d'accord sur un fait absolu, un immense besoin de foi.